



SOCIÉTÉ DU ROMAN POLICIER DE SAINT-PACÔME
PRIX DE LA RIVIÈRE OUELLE 2015
NOUVELLES POLICIÈRES CATÉGORIE SENIOR

3^e PRIX

WILHELM
L'AURAIT SU

PIERRE-ANTOINE BERNARD
LA POCATIÈRE

Truite ou saumon, telle est la question! Une question anodine, certes, mais dont l'impact sur mon existence est inimaginable.

Wilhelm Friman Koren Bjerknæs ne connaissait certainement pas Sainte-Euphémie-sur-Rivière-du-Sud. Modeste municipalité, on n'y retrouve ni boutique, ni restaurant, ni station-service. C'est peut-être pour ça que papa l'aimait tant.

Une trentaine de kilomètres de route sinueuse à travers une forêt épaisse est nécessaire pour atteindre ce village depuis Montmagny. Un peu à l'écart de ce bled se trouvait notre chalet. Dans notre maison à Montréal, c'était le quotidien. Dans notre chalet, c'était les vacances. Je me demande où Wilhelm passait ses vacances. Restait-il à Oslo? C'est sûrement marqué dans sa biographie, s'il en a une. Je devrais regarder.

Bref, je devais avoir sept ans ce jour-là. La famille de maman était avec nous pour une partie des vacances. Oncle Pierre aimait bien la pêche et une petite rivière se trouvait tout près de notre piaule des bois. Je pense même que c'était davantage le cours d'eau que nous qu'il venait voir. Lui et papa passaient la plus grande part de leur temps dans la chaloupe que l'ancien propriétaire avait laissée traîner en nous vendant le terrain. La ligne à l'eau et l'eau de vie à la bouche, ces deux hommes des bois du dimanche avait la mauvaise habitude des paris lorsqu'ils passaient trop de temps ensemble.

- Cinq piastres que je pogne de quoi avant toi!
- Cinq piastres que nos blondes ont oublié de fermer le moustiquaire dans les toilettes!
- Cinq piastres que ton téléphone ne capte pas ici!

C'était toujours de bon cœur. En vacances, on redevient des enfants. Eux, c'était leur façon de jouer. Moi, discrètement, je jouais avec eux.

- Non, c'est clairement papa qui va prendre un poisson en premier.
- Effectivement, maman oublie toujours de fermer les moustiquaires.
- Oui, il capte. Il a reçu un appel ce matin.

Évidemment, je ne misais pas. Je me contentais de prendre position, mentalement, sans même en informer qui que ce soit. C'était seulement pour l'excitation de faire des prédictions. Tenter de lire dans l'avenir a quelque chose d'attirant, d'exotique... Et puis, un après-midi de juillet, une question surgit.

- Tu penses qu'on va prendre quoi en premier, une truite ou un saumon? Cinq piastres que c'est de la truite.

- Ok, cinq piastres sur le saumon dans ce cas-là!

Moi-même ayant ma ligne à l'eau, je partis dans mes pensées. Truite ou saumon? La première idée qui me vint à l'esprit fut de repenser aux derniers poissons pêchés. La truite était définitivement sortie plus souvent... Toutefois, dans mes souvenirs, le saumon sortait plus souvent l'après-midi. Peut-être est-il plus actif à ces heures-là? Et puis, il y a l'appât aussi! Est-ce qu'une des espèces a une préférence?

Et, alors que je cherchais toujours une réponse, la première victime fit son apparition.

- Merde, s'écria Oncle Pierre, c'est un doré!

Ils rirent. Moi, je n'en avais pas envie.



Qui n'a pas rêvé de pouvoir prédire l'avenir? De fixer une boule de cristal et d'y observer demain? Que ne pourrions-nous pas faire si nous savions ce qui nous attend? Mais bon, le jour où la technologie nous permettra d'accomplir une telle prouesse n'est pas demain... pas vrai?

Effectivement, c'était hier.

Wilhelm Friman Koren Bjerknæs. Né à Oslo, Norvège. Mort à Oslo, Norvège. Si n'importe qui ayant accès à internet peut voir dans l'avenir aujourd'hui, c'est grâce à lui. Il a réussi à assembler une formidable équipe de chercheurs, permettant ainsi à sa vision de voir le jour. Une nouvelle science est née de son génie : la météorologie.

L'art de prédire la météo, de voir le futur avant qu'il soit à notre porte.

Après la question de la rivière, il devint mon héros. Mon incapacité à prédire l'espèce du poisson m'avait, pour une raison obscure, énormément affecté. J'effectuai donc, dès mon retour à Montréal, des recherches sur le sujet. Éventuellement, ces dernières m'amènèrent à en apprendre davantage sur les modèles mathématiques permettant de faire des prédictions. C'est ainsi que je découvris que la physique peut prévoir le mouvement d'un corps quelconque, que la chimie prévoit celui des atomes et des solutions et que la météorologie s'attarde à celui de l'atmosphère au grand complet.

C'est alors que je fis connaissance avec Wilhelm. C'est également à ce moment que je compris à quoi je voulais consacrer ma vie.

Prédire l'avenir.



Non seulement j'avais terminé mes études en mathématiques appliquées, mais j'avais acquis une certaine notoriété lorsque ça me tomba dessus. La journée même, j'avais remis à Michelin le modèle mathématique que j'avais développé, mettant en relation les motifs sur les pneus et leur efficacité. Ce n'avait pas été le travail le plus passionnant de ma carrière, mais il m'avait rapporté une bonne somme d'argent. Une somme suffisante pour passer, ce soir-là, une soirée bien arrosée avec un ancien camarade d'université. Nous sommes d'ailleurs toujours en contact aujourd'hui. Il s'appelle Louis.

Comme il travaillait dans la même branche que moi à l'époque, vous vous doutez que nos sujets de conversation tournaient autour de cette passion qui nous était commune. Et, comme tous bons intellectuels ayant franchi la limite permise d'alcool dans le sang pour prendre le volant, nous perdîmes vite nos inhibitions. Dans la brume de bière, mes lèvres parlaient malgré moi. On se contaït nos idées secrètes, nos rêves inavoués. Je lui fis part alors de celui que j'avais depuis mon enfance, depuis cette journée à la rivière...

- Je suis certain qu'il est possible de modéliser le comportement humain de manière suffisamment précise pour prévoir nos agissements à l'avance.
- Tu te fous de ma gueule Marc? Comment peux-tu penser qu'un truc pareil pourrait être possible?
- Ne sois pas fermé d'esprit! On n'aurait pas Météomédia si Wilhelm avait écouté des commentaires du genre.
- Encore ce Wilhelm! Haha! Tu ne décroches pas! Il y a une putain de différence entre la météo et des humains.
- Vraiment Louis? Une masse d'air, c'est quoi? Un nombre astronomique de particules. Une population, c'est quoi? Un grand nombre d'individus. Pourquoi on pourrait pas...
- Ouais, bah je crois que t'as peut-être pris un verre de trop mon gars!
- Ouais... t'as peut-être raison.

Il ne me croyait pas. Toutefois, assis au comptoir, un homme seul écoutait discrètement notre conversation. Lui, il me crut.



- Attendez! Vous n'avez pas fait appel à mes services pour la modélisation?

- Non, nous avons bel et bien besoin de vos talents dans ce domaine. J'essaie simplement de vous expliquer que ce n'est qu'en tant que compagnie de logiciels informatiques que nous aimerions vous engager.

- Pourquoi m'avoir fait venir en me disant le contraire?

La firme que possédait l'homme devant moi m'avait contacté quelques jours auparavant. Il m'avait informé qu'ils avaient besoin de mes services et que, si j'étais disponible, je devais me présenter à leurs locaux situés sur l'avenue Union, mercredi matin. C'est ce que j'avais fait. J'étais loin de me douter de ce qui allait se passer.

- Lectronic est une société bidon, monsieur Gendreau. Ici, nous ne travaillons pas sur le développement d'applications. Nous nous servons de cette couverture pour dissimuler d'autres activités...

- Pardonnez-moi monsieur Greenwood, mais je ne suis pas intéressé à travailler dans le commerce de drogue ou quelque autre activité criminelle. J'espère que je ne vous ai pas fait perdre votre temps, mais je préférerais partir...

- Attendez Marc! Je vous assure que ce que nous tentons de développer n'est en rien illégal. Il est simplement préférable qu'un minimum d'individus soient au courant...

- Que pourriez-vous développer qui nécessiterait de rester secret?

- Votre rêve, Marc. Une machine qui prédit l'avenir.



J'ai menti à tout le monde.

C'était le prix à payer pour faire partie de l'aventure : garder mes activités réelles secrètes. Du moins, je devais rester sous couverture le temps qu'il faudrait pour atteindre notre objectif. J'aimais ça. J'avais l'impression d'être dans un film d'espionnage. Ma vie était tellement excitante. Sûrement plus que celle de Wilhelm.



C'était mon premier jour. Ma mallette pleine de documents bidons, je rentrais dans mon lieu de travail, ma planque. Luc Greenwood, l'homme à la tête du projet, m'attendait à l'entrée. Il parlait au secrétaire de l'entrée. La discussion semblait sérieuse. Lorsqu'il me vit, il vint à moi et m'offrit un des deux cafés qu'il tenait dans ses mains. Il fit un sourire qui me sembla sincère et lança une phrase presque aussi marquante que la question de la rivière :

– C'est un grand jour, Marc, le début d'une grande aventure.

Mon excitation était à son comble. Nous primes alors l'ascenseur. À ce moment, j'étais certain que nous allions descendre au sous-sol le plus bas, traverser un faux mur et enfin atteindre un laboratoire ultrasophistiqué. Au lieu de ça, nous montâmes au second, puis il me présenta un local vide.

– Vous êtes le premier sur le projet. Tout est donc à faire. J'ai besoin de savoir absolument tout ce dont vous aurez besoin. Nous vous fournirons tout : matériel, information, personnel, etc. Vous n'avez qu'à demander. »

– Parfait! Je vais devoir toutefois prendre un moment pour réfléchir au projet et déterminer quelle direction nous devrions prendre. C'est la première fois que j'essaie de faire ça vous savez...

– Faire quoi? Prédire l'avenir?

– Non, résoudre un meurtre. Mais, c'est, effectivement, encore plus difficile lorsque ce dernier n'a pas encore eu lieu.



Peu à peu, le local s'était rempli.

Un vaste réseau d'ordinateurs fut d'abord installé. Je n'y croyais pas mes yeux. Pour un mathématicien comme moi, c'était Noël avant l'heure. Lorsque j'étais en panne d'idée, je parcourais souvent le labyrinthe formé par cette accumulation de boîtes noires métallique de deux mètres de haut. Ça prenait tellement place que nous occupions désormais le troisième étage également.

Quand je dis « nous », je parle de moi et du reste de la petite équipe de travail qui avait été recrutée. Nous étions quatre, mais jamais nous ne nous côtoyions. Le directeur s'était organisé pour que nous ne travaillions jamais le même jour. Le seul moyen de communiquer était

par des notes expliquant le travail réalisé et celui qui restait à faire. Le tout était consigné dans un cahier qu'on laissait au directeur à la fin de la journée. Chaque matin où c'était à notre tour de rentrer au bureau, ce dernier nous redonnait le précieux cahier.

Le résultat de cette méthodologie particulière était simple : après une année complète à travailler avec mes collègues, je ne connaissais ni leurs noms, ni leurs âges, ni leurs sexes. Monsieur Greenwood disait souvent que moins nous en savions, mieux c'était pour notre sécurité. Un projet extrême nécessite des mesures extrêmes. Pourtant, ces dernières ne nous empêchaient guère de faire d'énormes progrès. Tous semblaient avoir une spécialité. Tous contribuaient. Ça avançait.

Le bureau de travail principal était dénué de fenêtres. Ainsi, j'avais eu la permission d'inscrire *la liste* sur le mur du fond. On pouvait y lire tous les facteurs à prendre en compte pour prédire le comportement d'humains faisant partie d'une population. On en ajoutait et en retirait souvent, mais la plupart des éléments restaient inchangés.

On y retrouvait notamment la répartition des richesses, des groupes d'âges, des organisations potentiellement criminelles. Il y avait également le profil physique, psychologique et social de chaque individu ainsi que leur position en temps réel. À l'âge numérique, pour ce qui est de l'information, tout est possible.

Nous avons pris la décision de limiter l'expérience à l'île de Montréal. Selon mes estimations, le projet allait pouvoir être complété en une dizaine d'années. Je me trompais. Six ans après le jour de mon embauche, la situation se compliqua.



En six ans, il n'avait pas manqué un seul matin. Chaque jour où je travaillais, il m'accueillait dans l'entrée avec le même sourire chaleureux. Ce fut donc un choc lorsque, cette journée-là, je dus me rendre à son bureau pour récupérer le cahier. Comme tous les autres jours, il m'offrit un sourire. Ce matin-là, cependant, ce dernier ne me sembla guère sincère.

Un seul mot pouvait décrire Luc Greenwood : mystérieux. Il pouvait tenir conversation pendant des heures sans révéler une brîbe d'information sur sa vie privée. À ma connaissance, il n'avait ni femme ni enfant. J'avais toutefois pleinement conscience qu'il pouvait avoir une famille et me l'avoir dissimulé. C'était ce genre de personne.

Depuis deux semaines, il semblait être sur les nerfs. Ce n'était certainement pas à cause de mes recherches car, sommairement, elles progressaient bien. Il semblait y avoir autre chose qui se tramait. Je lui demandai donc s'il allait bien. Sa réponse me laissa de glace.

- Ça va, oui. Mais, je dois vous annoncer une bonne et une mauvaise nouvelle. Un des membres de l'équipe nous a quittés. Il ne participera plus au projet. C'est bien malheureux, en effet. Toutefois, vous comprenez qu'on ne peut ralentir le rythme. Je dois donc donner ses heures de travail à quelqu'un d'autre et j'ai décidé de les confier à vous.
- Vous êtes certain que vous me les donnez toutes? Pas que ça ne me fasse pas plaisir, au contraire. C'est seulement que je me mets à la place des autres membres et je me dis que c'est un peu injuste...
- Ne vous en faites pas, mon cher. Ils n'en sauront rien. C'est l'avantage avec notre méthode de travail.
- Ah, je vois. Ça me va dans ce cas.
- Heureux de l'entendre! Je vous communiquerai les nouvelles heures sous peu. Ah, j'oubliais : vous savez que je vous fais totalement confiance, Marc?
- Oui, pourquoi?
- Ah, rien. C'est simplement que les enjeux sont grands et que les conséquences pour vous pourraient être graves s'il vous arrivait de ne pas respecter mes directives... vous comprenez?
- Très bien, monsieur... Sur ce, j'ai du travail qui m'attend! On se reparle!

Je quittai alors le bureau d'un pas rapide et fermai la porte derrière moi. J'étais troublé.

Qu'avait-il voulu dire par sa dernière phrase? Était-ce une menace? Je commençais à trouver mon petit jeu d'espionnage beaucoup moins rigolo. C'était la première fois depuis le début du projet qu'un sentiment de réelle insécurité me gagnait. Je réalisai beaucoup de choses.

S'il ne m'avait pas parlé du départ de mon collègue, je ne l'aurais probablement jamais su. Les notes laissées dans le cahier étant composées à l'ordinateur, il était impossible de déterminer qui était qui. J'aurais bien pu travailler avec une seule autre personne et ne jamais le réaliser. Avions-nous jamais été quatre? Est-ce que d'autres départs avaient eu lieu? La panique commença à me dominer. Je réalisais que tout ce que je savais ne venait que de la bouche de Luc. Du moins, si Luc était réellement son nom.

Ce ne fut pas ma journée de travail la plus productive. Je me contentai de faire quelques lignes de programmation et de corriger certaines failles repérées précédemment. J'avais la tête ailleurs. Ce fut donc un soulagement de retrouver mon appartement le soir venu. Après une bonne douche chaude et un de ces fameux *grilled cheese* dont moi seul détiens le secret, je m'assis devant la télévision avec l'intention formelle de mettre mon cerveau à *off*. Ce fut cependant tout le contraire qui arriva. Au coin inférieur gauche de l'écran, le titre d'une nouvelle était affiché.

CADAVRE RETROUVÉ DANS LE SECTEUR D'OUTREMONT

Ma discussion avec Luc revint alors à mon esprit : « *Un membre de l'équipe nous a quittés... Les conséquences pour vous pourraient être graves...* »

Et si le corps retrouvé était celui de mon ancien collègue? Et s'il avait trahi la confiance de Luc et que ce dernier s'était chargé de lui? Je ne le connaissais aucunement. Impossible de dire si la dépouille était la sienne. Comme Luc disait : « *C'est l'avantage avec notre méthode de travail...* »

Pour la première fois, je regrettai de m'être embarqué dans ce projet.



Saviez-vous qu'il y a environ une trentaine de meurtres par année à Montréal? Ça fait un peu moins d'un homicide aux douze jours. En gros, à toutes les deux semaines, j'avais le sentiment d'échouer.

Quelle noble cause était la mienne! Sauver des vies. N'est-ce pas ce que tout le monde veut? Pourtant, en observant notre société, on réalise qu'elle se contente le plus souvent de trouver les coupables et de les punir. Moi, à l'époque, j'envisageais quelque chose de mieux. J'allais devenir le Wilhelm Friman Koren Bjerknes de la criminologie. Mon programme allait permettre de prédire les meurtres avant même qu'ils ne subviennent. Comme on dit, mieux vaut prévenir que guérir!

Vers la fin de ma sixième année de travail, je me mis toutefois à remettre en doute mes agissements. Ce n'est pas que je ne doutais pas de la noblesse de mes intentions, au contraire. Je doutais plutôt de celles de mon directeur. Qu'allait-il faire une fois le projet arrivé à terme? Je m'étais toujours dit que le programme serait confié à des organisations gouvernementales le moment venu, mais j'en doutais de plus en plus.

L'attitude de monsieur Greenwood changeait de plus en plus. Il devenait anxieux, irritable. Sa joie de vivre avait, quant à elle, disparu. Depuis un mois, je commençais à reconnaître en lui le profil de l'entrepreneur prêt à tout pour réussir. Tout semblait être une question de temps. Nous n'avions plus le temps de discuter, de relaxer ou de s'amuser. On devait terminer le plus rapidement possible.

Les soupçons qui s'étaient faufiletés dans mon esprit le jour où j'avais appris le départ de mon collègue n'étaient toujours pas partis. Je restais donc très calme devant Luc. J'évitais de poser des questions et tentais de respecter ses exigences du mieux que je pouvais. J'étais un petit chien docile, entraîné à craindre son maître. Les doutes dans ma tête foisonnaient tout de même en secret.

Il m'arrivait de songer à contacter la police, mais je me raisonnais rapidement. Je ne détenais aucune preuve pouvant incriminer Luc et je risquais peut-être autant que lui si les flics débarquaient. Plus les semaines passaient, plus je me questionnais sur les moyens que la firme utilisait pour fournir le nécessaire à mes recherches. Tout ce matériel informatique devait valoir une fortune. Et, où allaient-ils chercher toutes ces données? Tout ce qu'il y avait dans ce bureau, tout ce sur quoi je travaillais depuis bientôt sept ans pouvait bien avoir été dérobé. Ça n'augurait rien de bon.

Lorsque le directeur débarqua dans mon bureau, l'air sévère, je me préparais au pire. Allait-il m'annoncer le « départ » d'un autre membre de l'équipe?

- Marc, laissez immédiatement ce que vous faites et venez me voir.
 - Oui, qu'est-ce qu'il y a?
 - Il y a eu un nouveau meurtre aujourd'hui. Vous en entendrez parler ce soir à la télé.
 - Comment le savez-vous?
- Je regrettai cette question au moment où elle sortie de ma bouche.
- Moins vous en savez, mieux ce sera. Mais, disons simplement que j'ai des contacts dans la police.
 - Et quel est le lien entre ce meurtre et moi?
 - Marc, je vous ai donné énormément de temps. Beaucoup trop, même. Je ne tolère plus de savoir que des meurtres que nous aurions pu prévoir surviennent. Je vous laisse six mois pour compléter le projet. Après, c'est la porte.

Il quitta, sans donner davantage d'explications. Je n'en revenais pas. Si je tenais à la vie, j'allais devoir faire en six mois ce que je prévoyais faire en trois ans. Je me remis à mes tâches. Mes mains tremblaient.



Le dixième café de la journée n'est jamais aussi savouré que le premier.

Ça faisait 35 heures en ligne que je travaillais. Je touchais au but.

La situation avait continué à se détériorer depuis l'annonce des nouvelles échéances. Je travaillais désormais seul sur le projet. Il était revenu me voir à deux reprises pour m'annoncer le départ d'un collègue. Selon ses dires, ils avaient tous les deux choisis de partir à cause de la « trop lourde charge de travail ». Dans un sens, ça faisait mon affaire. Pour réussir à atteindre l'objectif dans les délais convenus, je devais travailler sur le projet tous les jours. Il progressait bien plus rapidement lorsque j'étais celui à la barre.

La télévision n'avait pas annoncé la découverte d'un nouveau corps dont les circonstances m'auraient permis de penser que c'était mon troisième collègue. Il y avait donc deux possibilités :

- 1 Il avait réussi à s'enfuir.
- 2 Luc avait mieux dissimulé son corps que les deux précédents.

Je priais pour que la première option soit la bonne. S'il avait de la chance, peut-être qu'on ne le retrouverait jamais.

Le programme ressemblait de plus en plus à quelque chose. Les premiers tests avaient été fort concluants. Dix jours auparavant, il avait notamment réussi à prédire à 96,7 % le déplacement des individus sur un intervalle d'une heure. C'était très prometteur. Aujourd'hui, j'étais déterminé à effectuer la première tentative complète. Aujourd'hui, j'allais essayer de devancer la mort.

Les derniers détails étaient surtout en lien avec l'analyse de texte. Le programme devait pouvoir lire l'historique des conversations de tous et d'en comprendre le sens. Il n'était pas évident de montrer à un ordinateur comment déterminer si une menace était sous-entendue dans un texte. Pourtant, j'y étais arrivé. Il ne restait plus que la finalisation.

La quarantième heure de travail achevait lorsque j'appuyai sur la dernière touche du clavier. À ce moment, j'eus des nausées. Était-ce l'excitation ou simplement la peur que le programme échoue? Ça pouvait tout autant être le manque de sommeil et les onze cafés qui commençaient à gruger mon organisme. Je ne pouvais plus me permettre d'attendre. Le test final allait se faire maintenant. J'appelai Luc et l'invitai à venir me rejoindre. Mon calvaire s'achevait. Du moins, c'est ce que je pensais.

Une fois arrivé, il me demanda la raison de notre rencontre. Lorsque je lui annonçai l'achèvement du travail, il me sourit. Je n'étais plus en mesure de dire s'il était sincère. Je lui offris donc de mettre en marche l'aboutissement de sept ans et demi de travail. Il se lança. Quelque chose apparut aussitôt à l'écran :

CALCUL EN COURS...

Tranquillement, nos sourires s'effacèrent. Le temps passait et rien n'apparaissait. Je commençais à m'inquiéter. Pour la première fois, je me questionnai sur mon sort si j'échouais. Et, même si je réussissais, qu'allait-il m'arriver?

Une sonnerie résonna alors dans la pièce. Mon regard se dirigea de nouveau vers l'écran. Toujours rien. Luc sortit son téléphone. C'était pour lui. Inconsciemment, je tentais d'écouter la conversation entre mon directeur et son mystérieux interlocuteur. Ce que j'entendis me figea sur place.

– Nous l'avons trouvé.

Luc éteignit aussitôt son cellulaire. Il me fixa un instant, comme s'il craignait que j'aie entendu quelque chose. Puis, il m'ordonna de rester à mon poste et de surveiller ce qui se passait avec le programme. Il quitta aussitôt la pièce, se dirigeant vers son bureau.

Ils l'avaient trouvé. Le pauvre n'avait pas réussi à s'enfuir. Qu'allait-il lui arriver? Alors qu'un silence lourd envahissait la pièce, mille et une craintes parcouraient mon esprit. Dans quoi m'étais-je embarqué? C'est à ce moment précis qu'une nouvelle sonnerie résonna. Ce n'était pas un téléphone cette fois. L'écran de notre superordinateur s'était éteint. L'imprimante, quant à elle, tournait à plein régime. Lorsqu'elle s'arrêta finalement, je récupérai le document ayant sorti de ses entrailles.

Je n'en croyais pas mes yeux!



Qu'est-ce que je pouvais bien faire là? N'importe quelle autre réaction aurait été censée. Quiconque ayant un minimum de jugement se serait dirigé à la caisse, aurait retiré le maximum d'argent possible et aurait foutu le camp au Mexique. Moi, j'étais assis dans mon automobile, mais je ne me dirigeais ni vers la caisse ni vers le Mexique. Je suivais Luc Greenwood.

Lorsque la prédiction faite par le programme sortit, je m'attendais à y voir un nom m'étant inconnu. Je m'attendais à y lire le nom de quelqu'un avec qui j'aurais pu travailler pendant plusieurs années sans le connaître, le nom de quelqu'un qu'on venait de retrouver et dont la vie était menacée par son ancien directeur. Ce ne fut pas le cas.

VICTIME : LUC GREENWOOD

CAUSE DU DÉCÈS : LÉGITIME DÉFENSE

MOTIF : INDÉTERMINÉ

TEMPS ESTIMÉ AVANT LA MORT : UNE HEURE

Je n'en revenais pas. J'aurais été moins surpris si ça avait été mon nom.

C'est ainsi que je me mis à courir dans les bureaux de la firme bidon, Lectronic. Lorsque je réussis enfin à atteindre l'extérieur, l'automobile de Luc était déjà engagée sur la route. J'eus à peine le temps de rentrer dans la mienne qu'il tournait au coin de la rue. La course poursuite s'engagea.

Il fit un premier arrêt devant un immeuble à logements. Je m'arrêtai donc dans le stationnement du restaurant d'à côté et le suivis du regard. Il regardait partout. Savait-il que je le suivais?

Je m'attendais à entendre une bagarre, voire des coups de feu émanant de l'immeuble. Ce ne fut pas le cas. Environ trois minutes après son entrée dans la bâtisse, celui dont la mort avait été annoncée sortit avec un pistolet qu'il dissimula derrière son imperméable. Il semblait plus nerveux que jamais.

La poursuite s'engagea de nouveau. Nous roulâmes un bon bout de temps, sans arrêter. Pourquoi le suivais-je? Avais-je l'intention de modifier le cours des événements? À plusieurs reprises, je crus qu'il m'avait repéré. Il semblait emprunter de nombreux détours inutiles, comme s'il voulait vérifier si on le suivait réellement. Pourtant, après un bout de temps, il s'arrêta devant un motel de seconde classe, dans un quartier plutôt malfamé de la métropole. Lorsqu'il sortit de son automobile, il ne regarda pas autour de lui. Il ne semblait pas soupçonner

ma présence. Je m'expliquai donc son étrange parcours par sa difficulté à trouver l'endroit.

Le bâtiment était rectangulaire. Sur tous les côtés, des chambres avec des numéros s'étaient étalées. Dans l'entrée principale, il semblait y avoir une petite réception. Luc, après avoir regardé sur son cellulaire, emprunta l'allée donnant accès aux chambres situées dans l'aile droite. Dans une poussée d'adrénaline, je le suivis. À peine étais-je sorti de mon bolide qu'un bruit de porte défoncée se fit entendre. Ensuite, ce fut le tour des cris et du craquement de meubles s'affaissant. Je m'attendais à voir surgir une foule des chambres voisines, mais personne ne révéla sa présence. Le motel semblait vacant à cette heure de l'après-midi.

Je continuai alors ma progression vers le lieu de la bagarre. Tout me semblait irréel. J'avais l'impression de ne pas m'être réveillé ce matin, d'être encore dans un rêve. C'était toutefois impossible. Je n'avais pas dormi depuis bientôt deux jours.

Le combat se poursuivit alors que je m'approchais. Lorsque j'eus atteint une distance raisonnable, je pus regarder par la fenêtre l'évolution des événements dans la chambre.

Deux hommes s'envoyaient des coups comme je n'en avais jamais vu. Ça n'avait rien de la grâce des sports de combat. C'était animal. Il fallut une bonne minute pour qu'un des individus prenne l'avantage. À ma grande surprise, ce fut Luc.

Il prit l'homme que je ne reconnaissais guère et le projeta dans une pièce qui me semblait être la salle de bain. Il sortit et regarda nerveusement au sol. Simultanément, nous vîmes l'objet de sa convoitise : un pistolet calibre .357 Magnum. Il traînait par terre. Luc s'en approcha. C'est alors que je fis le geste le plus irréflecti de ma vie.

Je pénétrai dans la pièce et me jetai sur l'arme à feu. L'effet de surprise joua son rôle et Luc figea sur place. J'eus à peine le temps de croiser son regard emplis de questionnement, puis je tirai. Une fois, deux fois, trois fois. Son corps alla se cogner contre le mur du fond avant de s'allonger sur le plancher de céramique froide.

Cinq bonnes secondes me furent nécessaires pour comprendre ce que je venais de faire. Je venais de tuer un homme, certes, mais je venais aussi d'achever mon calvaire.

L'homme de la salle de bain sortit alors en courant. Son visage était enflé et son chandail empreint de sang. J'aurais voulu dire quelque chose. J'aurais voulu lui dire que je travaillais également sur le projet, que je n'étais pas dangereux et que je voulais simplement l'aider, mais

rien ne s'échappa de ma gorge. Je le laissai s'enfuir, puis me contentai de rejoindre ma voiture au pas de course.

Lorsque la police arriva, j'étais parti depuis longtemps.



Heureusement, l'enquête m'épargna. On courait probablement après celui ayant effectué la réservation de la chambre. Les policiers s'imaginaient probablement le retrouver, avec l'arme du crime dans ses affaires. Ça n'arriverait pas.

Les mois passaient et le revolver restait en ma possession. J'avais quitté la scène de crime avec et je le laissais désormais sous une chemise dans la commode près de mon lit. C'était probablement quelque chose que j'avais vu dans un film. Malgré la mort de Luc, mon sentiment d'insécurité restait là, tapi dans le coin de ma chambre. Tant qu'il n'allait pas disparaître, je garderais l'arme à feu.

La firme m'ayant payé assez généreusement durant mes années de travail (particulièrement durant les six derniers mois), je pouvais me permettre de prendre une pause dans ma vie. Je ne recommençai donc pas à travailler dans la modélisation mathématique. Les événements avaient laissé une marque trop profonde.

Je voyais parfois la famille ou des amis. Ça me changeait un peu les idées. Ça me faisait oublier la question qui me taraudait l'esprit depuis le jour de l'incident.

Le programme avait-il fonctionné?

Avais-je accompli ce que même Wilhelm Friman Koren Bjerknes n'aurait pas rêvé faire? Avais-je bel et bien réussi à prédire la mort de Luc Greenwood? J'aurais voulu simplement croire que oui. J'aurais voulu me dire que la prédiction correspondait aux événements s'étant produits, mais ce n'était pas aussi simple. Si le superordinateur ne m'avait pas informé du probable destin de Luc Greenwood, est-ce que la même chose se serait produite? Était-ce mon désir de voir mon travail réussir qui m'avait poussé à tuer l'homme qui risquait de s'en prendre à moi? Si je n'étais pas intervenu, est-ce que le combat aurait fini de la même manière? J'étais simplement incapable de me positionner sur ces questions et, après un certain temps, je craquai.

Je m'étais promis de ne jamais retourner sur l'avenue Union. Pourtant, je ne pus m'empêcher de le faire. Je devais savoir. Je devais

savoir si j'avais surpassé Wilhelm. Je devais savoir si le programme avait réussi. Je devais savoir si sept ans de ma vie n'avaient mené à rien.

Révolver en poche, je me dirigeai vers mon ancien lieu de travail, sans grand espoir. Après la mort du directeur, la firme écran avait probablement fermé. Le matériel devait avoir été vendu, voire brûlé pour ne pas laisser de traces compromettantes. Le capitaine étant mort, il n'y avait plus personne pour sombrer avec le navire.

Lorsque j'arrivai sur place, je ne fus donc pas surpris de tomber sur des portes barrées et des locaux qui, de l'extérieur, semblaient inhabités. La porte étant barrée, je me faufilai derrière le bâtiment. D'un coup de coude, je défonçai la fenêtre. C'est le fracas de la vitre s'effondrant sur le sol qui me rappela la phrase que j'avais moi-même prononcée le jour de mon embauche : « ...je ne suis pas intéressé à travailler dans le commerce de drogue ou quelque autre activité criminelle. »

Les choses avaient bien changé. Une fois à l'intérieur, je constatai que, à quelques détails près, tout était resté intact dans l'immeuble. On voyait toutefois les traces d'un départ précipité, le genre de départ provoqué par la peur. La poussière me signalait que plus personne ne travaillait ici depuis un moment.

Ma quête se poursuivit au second, dans mon ancien bureau. Je m'attendais à le voir vide, comme au premier jour. À ma grande surprise, il était plein. L'espoir me gagna. Le courant étant coupé dans la bâtisse, je me vis dans l'obligation de faire partir le générateur de secours. Lui non plus n'avait pas bougé.

Tout ce dont j'avais besoin, c'était une seule prédiction. Une dernière. Si elle se réalisait, je saurais que j'avais réussi. Si elle s'avérait être fautive, je pourrais au moins faire mon deuil. Je mis en marche la machine.

CALCUL EN COURS...

Il ne me restait plus qu'à attendre. Puis, dans deux semaines environ, j'allais savoir. C'est alors que des bruits de pas se firent entendre dans l'escalier. Je me précipitai contre un mur. Mon souffle s'accéléra. Qui est-ce que ça pouvait bien être? À travers le cadre de porte, je voyais une ombre danser sur le mur du fond. Elle s'approchait tranquillement. Mes mains devenaient moites. M'avait-on suivi? Les anciens associés de Luc voulaient-ils ma peau? Alors que je me préparais à tirer, une jeune femme entra dans la pièce.

– Mains en l'air! Que faites-vous ici?

Ma réplique la surprit plus que je ne l'eusse imaginé. Elle leva les mains et me regarda droit dans les yeux.

– Ne tirez pas! Je ne suis pas armée.

Je baissai mon arme. Elle sembla encore plus surprise.

– Attendez, vous n'êtes pas ici pour me tuer?, me lança-t-elle.

– Non, mais vous n'avez pas répondu à ma question. Que faites-vous ici? »

– Je travaillais dans ce laboratoire il y a deux ans environ. Je suis venu en finir pour de bon. »

– Attendez, vous faisiez aussi partie de l'équipe il y a deux ans?! C'est donc vous qui êtes partie en premier?! J'étais pourtant certain que vous aviez été tuée.

– Vous travailliez ici aussi? Moi qui croyais que vous étiez de ceux qui essaient de nous éliminer.

– Ceux qui essaient de nous éliminer? Mais de quoi parlez-vous?

– Luc ne vous en avait pas parlé? »

– Me parler de quoi?

– Il y a une bonne raison pour laquelle nous avons tous quitté l'équipe. J'ai honte de le dire, mais c'est ma faute. J'ai par accident perdu des documents dans lesquels le but de nos recherches était stipulé. Je sais. Je n'étais pas supposée sortir quoi que ce soit. Je voulais seulement poursuivre le travail chez moi. Malheureusement les dossiers sont tombés dans les mains de gens qui, disons, préféraient qu'on ne puisse pas prévoir leurs agissements.

– Vous vous moquez de moi?

– Pourquoi pensiez-vous que les délais avaient été écourtés? Plus le temps passait, plus ça devenait dangereux pour tous ceux qui travaillaient ici! Luc avait si peur qu'on finisse par nous retrouver. C'est d'ailleurs pour ça qu'il est mort.

– Qu'est-ce que vous voulez dire par là?

– Vous ne saviez pas? Le jour de son décès, la firme avait fini par retrouver l'homme qui était en possession des documents. Luc voulait en finir. Il voulait les récupérer et se débarrasser de lui. Malheureusement, ça s'est passé autrement. Lorsque la firme a compris que Luc avait échoué, ils ont tout fermé. Ils savaient que l'organisation ferait des liens entre les documents, Luc et Lectronic.

– Pendant tout ce temps, il voulait simplement nous protéger, me protéger?



– Bah ouais, qu'est-ce que vous pensiez?

Je ne répondis pas. Ma tête voulait exploser. Je retenais à peine mes larmes. C'est alors que la sonnerie résonna dans la pièce et que l'imprimante m'offrit ce que j'étais venu chercher. Je quittai ainsi le bureau et, à mi-voix, donnai mon autorisation à celle qui m'avait ouvert les yeux.

– Détruisez cette putain de machine.

De retour chez moi, j'éclatai. Je ne pouvais contenir toutes ces émotions. Je pleure toujours d'ailleurs.

Je viens seulement d'ouvrir l'enveloppe. Devant moi se trouve toujours la prédiction finale, le résultat de sept ans de travail.

VICTIME : MARC GENDREAU

CAUSE DU DÉCÈS : SUICIDE

MOTIF : REMORDS

TEMPS ESTIMÉ AVANT LA MORT : UNE HEURE

Je souris et je pleure, car je sais que c'est vrai. Mais bon, je n'avais pas besoin d'un programme pour me dire ça.

Même Wilhelm l'aurait su.

